

Culture

PHOTO La petite-fille du roi Fayçal, qui vit entre Paris et l'Arabie, expose à la galerie Agathe Gaillard
La Mecque, images indiscretes

Françoise Dargent
[27 septembre 2005]

Trois millions de pèlerins et, au milieu de la foule, une femme les photographiant. Pendant trois ans, Reem al-Faisal a suivi le *hajj* à La Mecque, y travaillant plus qu'y priant, fascinée par ce qu'elle nomme «*le laboratoire humain*». «*Trois millions d'hommes et de femmes, deux cents langues, pas d'homogénéité de classe, d'âge et de niveau d'éducation. Tout cela se mélange en l'espace de quatre jours. Le rituel ne m'intéresse pas. C'est l'être humain qui crée le hajj.*» Une vivacité attachante doublée d'une opiniâtreté que l'on devine sans trop de failles, la petite-fille du roi Fayçal d'Arabie saoudite balaye en quelques mots la pression

physique ressentie, la chaleur sous l'*abaya*, la tunique noire que portent les femmes musulmanes et qu'elle recouvre alors d'un de ces gilets multipoches chers aux baroudeurs. Oublié, de même, la poussière, la pollution et le fait d'être une femme et une photographe, donc jugée doublement inopportune sur ces lieux sacrés.

Les clichés qu'elle en a ramenés et qu'elle expose actuellement à la galerie Agathe Gaillard, dans le Marais à Paris, sont assez éloquentes sur les conditions de travail d'un photographe à La Mecque. Maelström humain tournoyant autour de la Kaaba, grappes de pèlerins éreintés au terme d'un long voyage, vagues lisses de dos ronds lors de la prière collective. Toutes ces scènes et ces portraits ont été pris en noir et blanc. Un travail classique, revendiqué comme tel par l'intéressée qui érige Henri Cartier-Bresson, Ralph Gibson et Joseph Sudek en maîtres.

Il y a quatorze ans, la première exposition de Reem al-Faisal à Jeddah montrait des photos de Paris, mais Paris vide. Lors de sa précédente exposition à la galerie Agathe Gaillard, voici à peine deux ans, la jeune femme avait sélectionné beaucoup de paysages, calmes et sereins, des scènes urbaines aussi prises lors d'un de ses nombreux voyages, sans que l'humain pourtant y soit majoritairement écrasant. A l'époque, elle disait vouloir saisir les signes du divin dans la nature, jouant de l'ombre et de la lumière avec ce Dieu qui l'accompagne à chaque prise de vue.

«Certains n'ont pas compris ce travail. Ils attendent toujours que je photographie les femmes saoudiennes, leurs conditions de vie, ce que je fais parfois d'ailleurs pour des magazines étrangers. Beaucoup viennent voir mes tirages avec un a priori, une



«Trois millions d'hommes et de femmes, deux cents langues, pas d'homogénéité de classe, d'âge et de niveau d'éducation. Le rituel ne m'intéresse pas. C'est l'être humain qui crée le hajj», explique la photographe.
(DR)

femme musulmane, saoudienne de surcroît, petite-fille du roi : tout cela m'agace», dit-elle avec ses bracelets d'argent qui cliquettent à ses poignées lorsqu'elle s'enflamme, ce qui est fréquent.

Reem, 36 ans, vivant entre Paris et l'Arabie, remercie simplement sa famille de lui avoir transmis le sens de la beauté. Son frère est architecte, sa soeur est écrivain. Elle cite ses deux oncles, Abdallah al-Faisal et Khaled al-Faisal, *«deux grands poètes»*, assure-t-elle avec un brin d'admiration dans la voix. Elle regrette de ne pas avoir pu voir, parce que les négatifs ont été perdus, les centaines de photos que son père prit de l'Arabie avant que le pays ne soit irrémédiablement changé par l'industrie pétrolière et le progrès.

«Peu de photographes osent aborder le thème de la spiritualité, souligne sa galeriste. Actuellement, l'art tourne sur lui-même. Je pense que c'est le bon moment pour présenter cette exposition.» On attend la suite. Après La Mecque, l'artiste envisage de débiter un travail sur les lieux du soufisme dans le monde.

Jusqu'au 15 octobre, 3, rue du Pont-Louis-Philippe, Paris-IV^e. Tél. : 01.42.77.38.24.

(Photos Reem al-Faisal .)